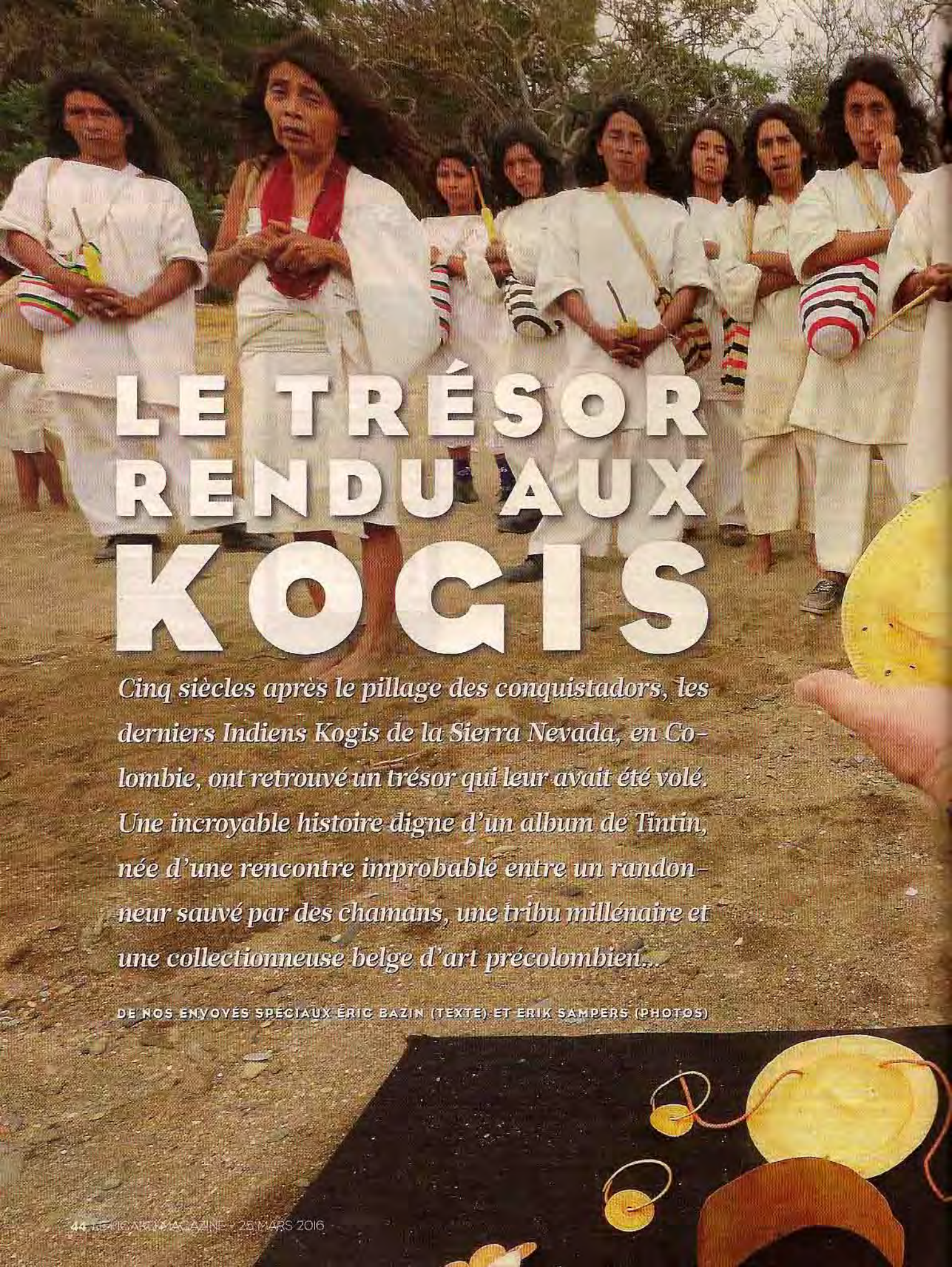
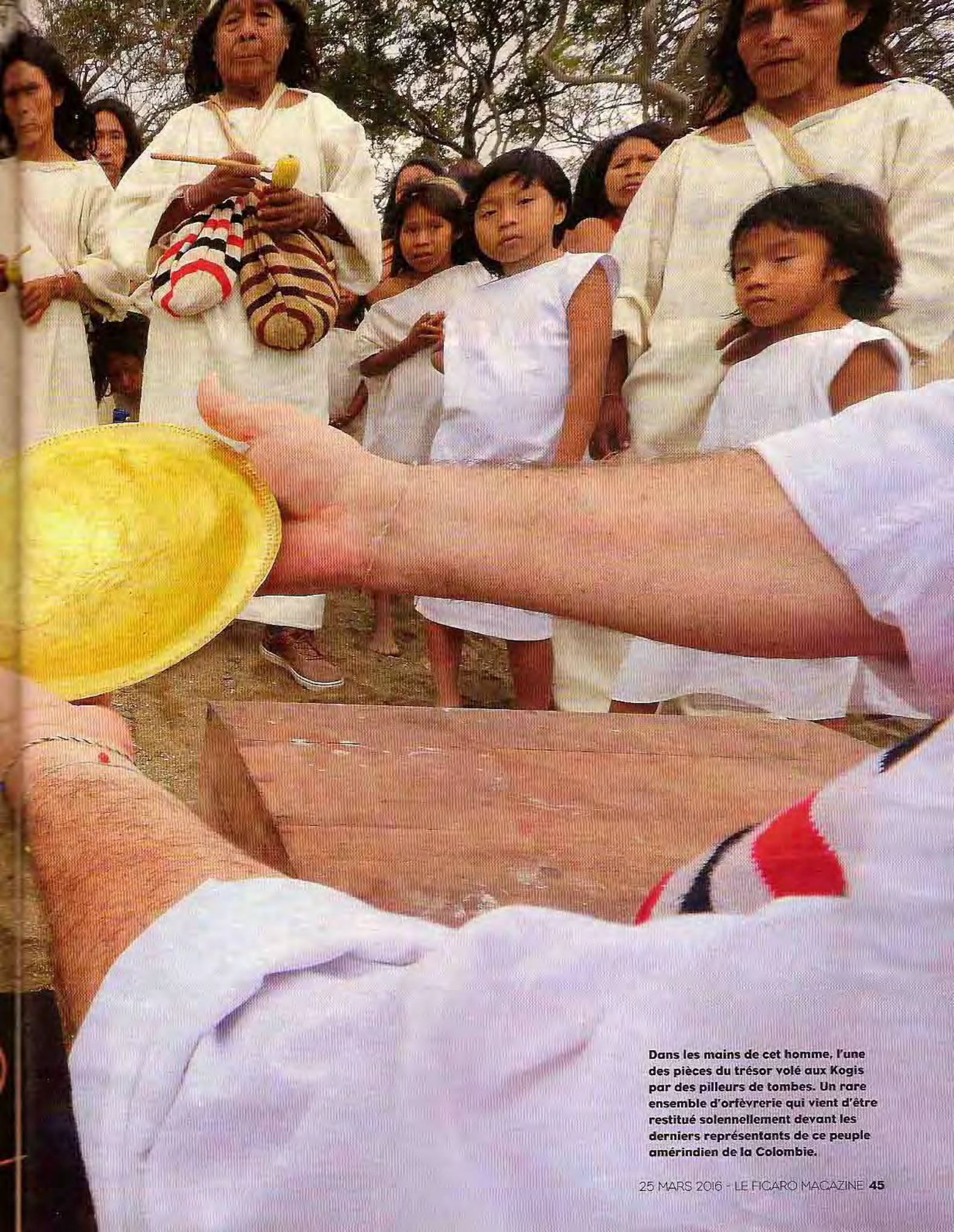


LE TRÉSOR RENDU AUX KOGIS

Cinq siècles après le pillage des conquistadors, les derniers Indiens Kogis de la Sierra Nevada, en Colombie, ont retrouvé un trésor qui leur avait été volé. Une incroyable histoire digne d'un album de Tintin, née d'une rencontre improbable entre un randonneur sauvé par des chamans, une tribu millénaire et une collectionneuse belge d'art précolombien...

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX ÉRIC BAZIN (TEXTE) ET ERIK SAMPERS (PHOTOS)



Dans les mains de cet homme, l'une des pièces du trésor volé aux Kogis par des pilleurs de tombes. Un rare ensemble d'orfèvrerie qui vient d'être restitué solennellement devant les derniers représentants de ce peuple amérindien de la Colombie.

À L'OUVERTURE DU COFFRE, LES CHAMANS

ENTAMENT LES PAS D'UNE DANSE SACRÉE

C'est grâce à la passion de la baronne Théodora Janssen, une célèbre collectionneuse belge d'art précolombien, qu'Eric Julien, via l'association Tchendukua, a réussi à organiser la restitution de l'or volé. Si cette femme exceptionnelle ne l'avait pas racheté à un marchand, ce trésor, composé de 16 pièces de bijoux et de vaisselle, aurait sans doute disparu à jamais. Pour ce peuple traditionnel, l'or, pourtant, ne possède aucune valeur matérielle. Chez eux, la propriété privée n'existe pas et toutes les « richesses » du monde doivent être partagées équitablement. A tel point que tous ces objets seront bientôt réenfouis dans la terre...

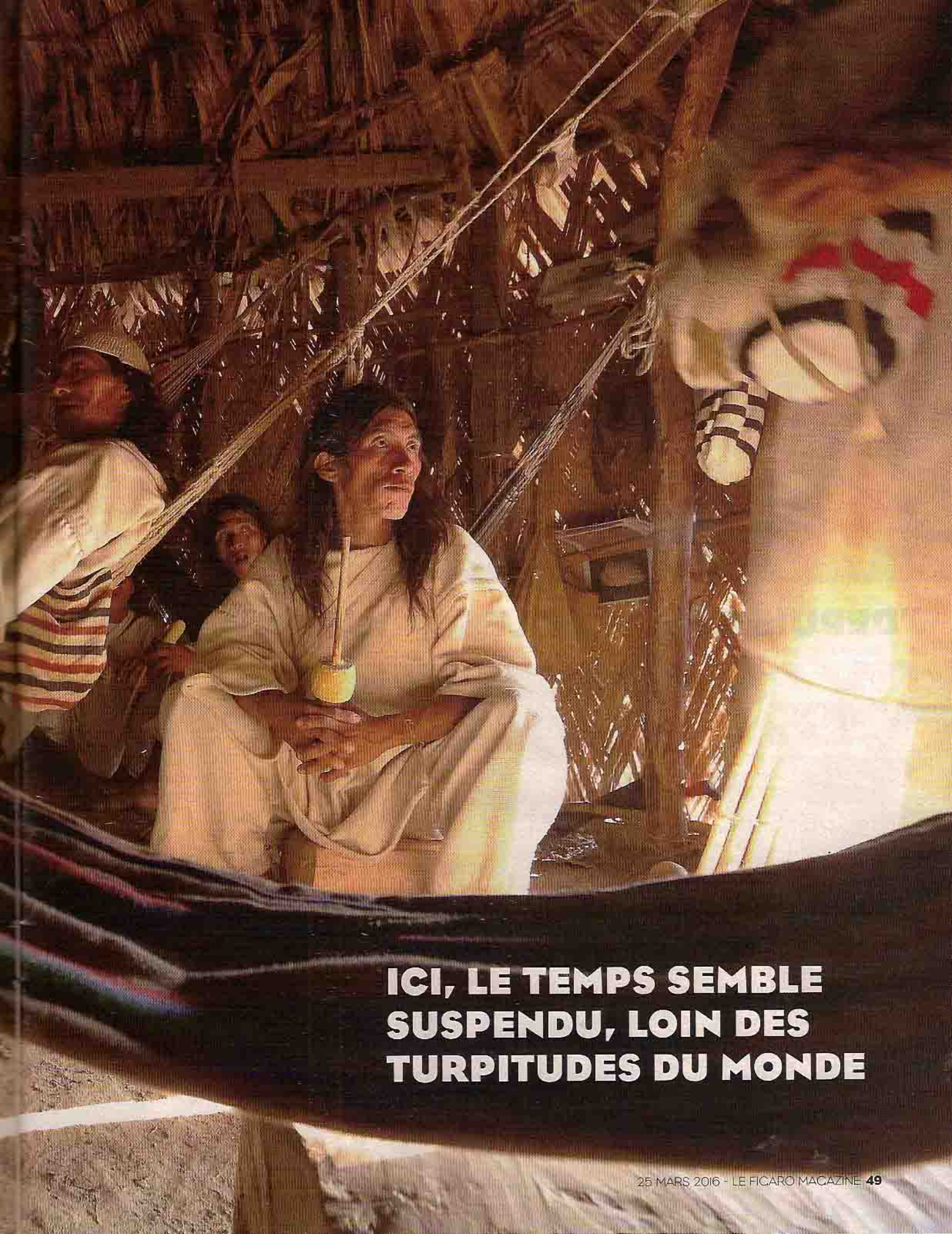
Eric Julien n'en croit pas ses yeux. Après quatre mois de traversée, ce 29 février 2016, le voilier qu'il a affrété est enfin arrivé au bout de son extraordinaire odyssée et d'un voyage dans le temps à la rencontre des Indiens Kogis. Un peuple autochtone d'agriculteurs traditionnels de Colombie, installé depuis toujours dans la Sierra Nevada de Santa Marta, une région escarpée du nord du pays. En 2004, selon les chiffres du dernier recensement connu, ils n'étaient plus qu'une dizaine de milliers à vivre comme leurs ancêtres et à parler dans leur langue d'origine. A bord du bateau, un trésor composé de seize objets en or massif : bagues, colliers, plats, couronne et bracelets, un ensemble estimé par les spécialistes à plus de 250 000 euros et provenant du pillage d'une tombe de leurs ancêtres.

Sur la plage, la scène est magnifique. Eric a l'impression de jouer dans le film *Mission*, de Roland Joffé. Pourtant, la scène est bien réelle. Rassemblés le long du rivage, de nombreux Indiens découvrent pour la première fois l'océan Atlantique. La plupart n'avaient jamais quitté leur village et, pour beaucoup, ce jour est celui de leur premier contact avec la civilisation moderne. Les femmes portent de longs colliers rouges et se tiennent à l'écart des hommes. Chacun scrute la plage, en quête de coquillages destinés aux offrandes futures. Ils ont les yeux qui brillent. A la fois inquiets, profondément émus et fascinés. En tout, plus de vingt-cinq familles ont marché des jours entiers pour venir à la rencontre de ces Français et de leur précieuse cargaison. Dans quelques instants, ces pièces rarissimes vont leur être restituées solennellement, en présence de Jean-Marc Laforêt, ambassadeur de France à Bogotá, dans le cadre du projet Zigoneshi, *« Je te donne, tu me donnes, entrons dans l'échange »*, en langage kogi.

« Jusqu'au dernier moment, nous n'étions pas sûrs de recueillir l'accord du ministère de la Culture de Colombie pour que les Indiens puissent conserver l'or », explique, au bord des larmes, Eric Julien, l'un des meilleurs connaisseurs français de la culture des Kogis, à l'origine de cet événement via son association, Tchendukua.

Une fois le trésor des Kogis débarqué symboliquement d'une barque de pêcheur prêtée par le village voisin, Eric se laisse tomber, les genoux enfoncés dans le sable gris. A l'ouverture du coffre, Miguel, l'un des *mamu* (chaman), exécute les premiers pas d'une danse sacrée en serrant les bras de son deuxième fils, José Gabriel. Puis il récite une prière de divination aux esprits de la nature. Suivi par les autres chamans présents, il prend la parole : *« La restitution de ce trésor est un acte concret. Toutes les sociétés constituées des "peuples racines" ont toujours vécu en harmonie avec la nature. Par ce geste symbolique, le dialogue entre les "passa-* ⟶

La société kogi fonctionne sans dirigeants. Toutes les décisions sont prises de manière collégiale. Les chamans sont écoutés, mais chacun possède un droit de vote qu'il utilise selon ses convictions.



ICI, LE TEMPS SEMBLE SUSPENDU, LOIN DES TURPITUDES DU MONDE

Ce peuple n'est identifié que depuis 1930. C'est un anthropologue allemand qui l'a découvert dans la Sierra Nevada.

"DEPUIS CINQ SIÈCLES, NOUS SOMMES ATTA

Les Kogis ne seraient plus que 10 000 aujourd'hui. Isolés, ils suivent encore les préceptes de leurs ancêtres.

gers de la Terre" est rétabli. Il n'y a pas de méfiance de notre peuple à votre égard, simplement de l'incompréhension. Les lois de la nature nous donnent confiance. Les "Petits Frères" ne font confiance qu'à ce qu'ils voient avec les yeux, pas à ce qu'ils ressentent avec le cœur. Dans notre communauté, les objets et les pratiques sacrées accompagnent la vie. Nous devons nous extraire de cette pensée moderne pour rechercher cette pensée du vivant, indispensable à notre équilibre. La nature nous invite à dialoguer. Depuis cinq siècles, nous sommes attaqués, trahis, tués et pourtant nous continuons à vivre ! Mère Nature nous a enseigné la survie. Nous sommes ouverts à la modernité, mais nous savons aussi pourquoi nous sommes là. Chacun doit avoir conscience de qui il est. Entrer en dialogue, c'est aussi une façon de se marier, d'atteindre la pensée de la métamorphose. Il nous faut vivre en humanité. »

Sur la plage, le silence est total. Eric et tous les autres participants ne savent plus quoi dire, submergés par l'émotion. Puis un nourrisson, retenu dans le dos de sa mère par une étoffe tissée par les adolescentes de la tribu, se met à crier. Une femme chaman, une *saga*, s'approche de lui. D'un geste apaisé, elle dessine sur son front de mystérieuses lettres. Les yeux du nouveau-né s'illuminent et la danse reprend. D'un pas saccadé, les chamans rendent hommage à ces pièces d'exception qui viennent de retrouver leur terre et toute leur signification spirituelle. Une transe collective, jusqu'ici retenue, s'empare soudain de toute la tribu. Le cercle se resserre autour du trésor. Les plus anciens « communiquent » alors avec les objets en prononçant à tour de rôle

QUÉS, TRAHIS ET TUÉS"

des paroles sacrées. Puis ils invitent Eric Julien à les reposer délicatement dans le coffre. Avant d'être définitivement remis aux Kogis, dans les semaines à venir, le trésor devra faire l'objet d'une vérification de routine au musée de l'Or de Bogotá. *« Nous n'avons pas eu besoin de forcer les choses. La perspective de l'Année de la Colombie en France, et l'inverse, en 2017, nous a permis de partager et préparer l'arrivée de ces objets avec nos interlocuteurs des musées et du ministère de la Culture colombiens*, précise Jean-Marc Laforêt. *Ce retour symbolique était un gage de considération pour les Kogis. Il faut savoir que ces Indiens ne sont reconnus par la nouvelle constitution colombienne que depuis quinze ans ! »*

Pour Eric Julien aussi, c'est un aboutissement. Sa rencontre avec le peuple kogi commence en 1985, quand il se rend dans la Sierra Nevada colombienne lors d'un trekking avec un groupe de cadres français en mal d'émotions exotiques. Victime d'un œdème pulmonaire foudroyant, à plus de 4 000 mètres d'altitude, il est recueilli et secouru par les chamans, qui lui sauvent la vie. Il restera parmi eux et retrouvera plus tard la « civilisation », profondément changé et convaincu que, désormais, sa vie devra être consacrée à ces Indiens aux longs cheveux noirs et aux tuniques immaculées. Dix ans plus tard, en 1995, il crée l'association Tchendukua, « ici et ailleurs » en langue kogi. Son objectif : racheter et rendre aux Indiens les terres que les narcotrafiquants et les paramilitaires pillent, répétant les gestes génocidaires des conquistadors qui ont failli faire disparaître ce peuple fragile et spirituel.

Etrangement, cette incroyable histoire de trésor volé puis restitué a commencé en Belgique il y a trente ans. Ce jour-là, un homme sonne à la porte de l'hôtel particulier de la baronne Théodora Janssen, une célèbre collectionneuse d'art précolombien, à Anvers. Sa dame de compagnie lui ouvre, un peu interloquée. Dans un français approximatif, l'inconnu lui explique en marmonnant vouloir rencontrer *« la collectionneuse »*. L'homme porte dans ses bras une boîte à chaussures qu'il ouvre devant Théodora. A l'intérieur, seize pièces d'or massif, grossièrement emballées dans du papier journal imprimé en espagnol, illuminent le visage de Théodora. La baronne est tentée. Mais, très vite, elle se ravise, comprenant qu'il s'agit d'un butin sans doute issu du pillage d'une tombe de la Sierra. Peu regardant, le mystérieux visiteur lui rétorque qu'il va vendre cet or au premier dentiste venu, *« pour remplir des dents »*. Horrifiée, et n'écoutant que sa bonne conscience, Théodora lui achète alors le tout et range au fond d'un placard de son salon cette boîte qu'elle oubliera jusqu'à son déménagement à Bruxelles.

« Faite baronne par mon mariage avec l'homme de ma vie », comme cette septuagénaire a pour habitude de rappeler en préambule de tout échange, Théodora Janssen est devenue, en quatre décennies, la plus grande collectionneuse d'art précolombien au monde. *« En 1965, le gouverneur de la province d'Anvers nous invite, mon mari et moi, à un dîner donné en l'honneur des plus hautes autorités colombiennes en visite en Belgique. Je me retrouve placée en face d'une femme magnifique arborant un collier en forme de papillon, orné de lapis-lazuli. Elle est marchande d'art et accepte, à la fin du repas, de me vendre son bijou. Ce sera le début de ma passion pour cet art issu des civilisations ayant vécu en Amérique du Sud entre 2000 avant Jésus-Christ et la conquête espagnole du XVIe siècle »*, assure la baronne. Une fois franchie l'imposante grille du parc dans le centre de Bruxelles et passé les portes de ce musée secret, on se laisse griser par la beauté des objets rapportés de ses nombreux voyages partout dans le monde : statuettes mayas, masques olmèques, objets en or martelé ou ciselé, vases peints... De l'Alaska au Chili du Sud, presque toutes les ethnies américaines sont représentées. Théodora Janssen s'est toujours battue pour démontrer que l'art précolombien est tout aussi remarquable que l'art romain ou égyptien. Elle confesse toutefois ne pas aimer les Aztèques car ils étaient trop violents. *« Ils étaient de grands architectes, certes, mais leur brutalité les a empêchés de devenir une grande civilisation ! »* ajoute-t-elle, en faisant tourner sur son socle un buste romain d'une grande pureté artistique.

En 2009, au moment où sort de terre le nouveau Musée ethnographique au centre de la capitale flamande, le MAS, 350 objets issus de sa collection déménagent. Enfin, pas tous. Théodora n'a pas intégré à l'inventaire quelques-unes de ses plus belles pièces. Elle a aussi oublié ce carton à chaussures qui prend la poussière depuis des années au fond d'un placard... Jusqu'à cette soirée de décembre 2013, où lui vient l'intime conviction que les objets contenus dans la boîte doivent être rendus aux Kogis. Comme les Indiens, Théodora est certaine que ces pièces magnifiques proviennent de la Ciudad Perdida, immense cité construite par la civilisation tairona, au IXe siècle, dont les ruines ont été récemment exhumées au nord de Santa Marta.

"DÉTRUIRE DES OBJETS SACRÉS, C'EST DÉTRUIRE LA NATURE"

Cette ville a abrité jusqu'à 3 000 habitants. Outre des centaines de terrasses en pierre, elle présente un système de routes pavées et de canalisations très sophistiqué, à l'inverse du mode de vie dépouillé des Kogis d'aujourd'hui. *« Cela faisait 561 années que nous n'avions pas pu vivre au bord de l'Océan »*, explique Ignacio, le plus jeune des chamans, rencontré au hameau de La Luna, premier village reconstruit en 2000 sur 400 hectares avec le financement de l'association Tchendukua, et situé à quelques dizaines de kilomètres de marche de Santa Marta. *« C'est grâce à cette dame qui est venue nous rendre visite l'an dernier. Elle a passé deux nuits dans la montagne avec nous et nous a permis de racheter ces terres. Elle nous a offert un collier de sa collection. Nous l'avons rendu à notre Terre Mère... en l'enterrant sur cette parcelle de terrain. »*
Malheureusement, le 29 février dernier, la généreuse donatrice n'a pas pu faire le voyage avec les autres. En effet, pour toute acquisition d'objet précolombien, son propriétaire doit apporter la preuve qu'il l'a acheté avant 1970. Or, elle ne disposait d'aucun certificat officiel attestant l'origine des seize pièces du trésor des Kogis. Inutile de tenter les douaniers de Bogotá... et de risquer de compromettre l'opération. Même si le trésor légué par Théodora Janssen n'a aucune valeur financière aux yeux des Kogis, qui ne lui accordent qu'une importance spirituelle, il demeure exceptionnel sur le plan archéologique.

Chez les Kogis, l'argent n'existe pas. *« Détruire les objets sacrés, c'est détruire la nature »*, confie Miguel, un chaman de 75 ans aux lèvres dévorées par le soufre de son *poporo*, une calebasse de bois renfermant un mélange de feuilles de coca et de soufre destiné à plonger son consommateur dans *« un état de communion avec les éléments naturels »*. Il ajoute : *« En infligeant à la nature tant de blessures, on reçoit en retour du négatif. Le changement climatique, les tempêtes, les typhons, la fonte des glaciers dans la Sierra sont autant d'indicateurs que l'homme civilisé ne veut pas voir ! C'est pour cette raison que l'or de nos ancêtres doit retourner d'où il vient. Pour nous, il n'a aucune valeur pécuniaire. Les Espagnols nous ont volé nos objets pour les mettre en prison dans vos musées. Il nous appartient de les rendre à la Terre Mère, pour la soigner du mal que vous lui faites. Ces objets sont comme les organes vitaux de la terre. Extraire le pétrole, le gaz ou le charbon provoque une hémorragie qui vide la terre de ses forces. Pour nous, la Nature, c'est comme vos livres, tout y est écrit. La Terre Mère est à la fois l'énergie et l'équilibre. »*
Claude Schwarb, l'indispensable correspondant de Tchendukua à Santa Marta, explique : *« Chez eux, la terre n'est la propriété de personne. Ils sont eux-mêmes "nature". En vingt ans, nous avons pu racheter pour les Indiens 1 200 hectares de terres. Elles leurs appartiennent pleinement. D'autre part, il faut savoir que le peuple kogi n'est identifié que depuis 1930. C'est un anthropologue allemand qui, le premier, l'a découvert dans la Sierra Nevada. On ne sait pas très bien d'où ils viennent exactement. »*

La cellule familiale constitue la base qui structure le monde kogi.

C'est dans la pénombre de la *nuhé*, la hutte kogi, que les hommes se retrouvent pour prendre les grandes décisions. Il n'y a pas de chef. Evidemment, les chamans sont écoutés avec respect par les plus jeunes, mais chacun possède un droit de vote qu'il utilise selon ses convictions. Toutes les décisions se prennent à l'unanimité. Cela peut durer des semaines, car chacun donne librement son avis. La société kogi fonctionne sans dirigeants. Chaque *mamu* ou *saga* doit suivre deux cycles initiatiques de neuf ans afin d'acquérir tous les savoirs ancestraux sur la nature. *« Les enfants destinés à devenir chamans sont choisis dès le plus jeune âge. Ils doivent entrer en relation avec la mer, le jaguar, les plantes, la montagne, les cœurs des autres hommes. Ils apprennent à regarder au-delà des apparences »*, explique l'un d'eux.
Arragocès, un jeune Indien Kogi, a décidé, lui, d'accompagner les anciens à sa manière. Il est devenu comptable à Santa Marta, la plus ancienne cité d'Amérique du Sud, sur la côte atlantique de Colombie. Maîtrisant parfaitement l'espagnol, il confirme que *« les jeunes générations peuvent être tentées de venir vivre en ville. Nous avons besoin, nous aussi, des nouvelles technologies que vous avez créées. Nous essayons de civiliser les jeunes avec précaution, pour mieux vous comprendre, mais sans abîmer l'environnement. Ce que vous exprimez parfois à la nature, c'est que vous ne voulez plus vivre en harmonie avec elle. Nous nous sommes opposés récemment à l'exploitation dans la province de Santa Marta d'une mine à ciel ouvert qui aurait modifié les courants marins et les vents. Nous avons obtenu la suspension de ce projet suicidaire pour notre faune. Votre technologie vous déshumanise. Vous avez oublié les bienfaits du monde naturel au profit de l'or. »* Et si cette sagesse était le vrai trésor des Kogis ?

■ ÉRIC BAZIN